

**PAGES
MANQUANTES**



STE CATHERINE RECEVANT LES STIGMATES

MARIE dans le MYSTÈRE de la RÉSURRECTION



U matin de sa Résurrection, avant d'apparaître à tous les autres, même à Marie-Madeleine, Jésus a-t-il favorisé sa Mère d'une apparition qui fut la première ? Et cette apparition se renouvela-t-elle au cours des quarante jours, qui conduisent à l'Ascension ?

Deux opinions sont en présence sur cette question.

“ Ce qui classe définitivement les êtres dans le royaume de Dieu, dit Mgr Gay, ce n'est ni la nature, si richement douée qu'elle soit, ni la fonction, si sublime qu'elle puisse être ; c'est la dignité et la perfection de leur amour. Rien n'est plus important à dire, ni plus consolant à entendre. Or, cet ordre existe déjà dans la grâce, quoiqu'il y soit parfois caché ; et il est simple qu'il commence d'être plus éclairé pour nous dans ce mystère de la Résurrection qui, en fondant la vie céleste de notre Chef Divin, inaugure la nôtre en principe. Peut-on nier, en effet, que l'ordre des apparitions de Jésus ne corresponde à l'amour de ceux à qui il se fait voir. *Pour Marie, c'est l'évidence même* ” ¹.

Ainsi peut se formuler l'opinion affirmative.

Voici comment se formule l'opinion négative qui n'apporte qu'un seul et unique argument : le silence de l'Évangile. Les apparitions de Jésus ressuscité n'ont qu'un but : convaincre les apôtres et les disciples de la vérité de ce miracle. Pour être des témoins non suspects auprès de tous les incrédules à venir, il fallait, non seulement que les Apôtres fussent sincères, mais qu'ils ne fussent pas prévenus par une foi qui aurait dominé l'évènement ; il fallait qu'ils fussent dans la même disposition d'incrédulité que tous ceux que leur témoignage devait convaincre ; qu'ils en

¹ Mgr Gay, Les Mystères du Saint Rosaire.

fussent comme les représentants ; *qu'ils vissent la Résurrection, comme nous l'aurions vue*, afin que nous la vissions nous-mêmes en eux ¹.

Or, Marie croyait. Elle croyait sans défaillance, sans inquiétude. En elle s'était réfugiée en quelque sorte la foi du monde entier. Seule, elle croyait, au milieu de toutes les incrédulités et de toutes les désespérances ; seule, elle restait debout, au milieu de tous les abandons et de toutes les défections. Dès lors, pourquoi lui faudrait-il un témoignage, une preuve, une apparition ? Elle est dans le secret : elle n'a pas besoin qu'on lui explique. Elle n'a pas besoin de voir : elle croit.

On ne saurait nier la valeur des motifs allégués par les partisans de l'opinion qui refuse à l'auguste Vierge Marie l'ineffable consolation d'assister au triomphe de son Divin Fils. Cependant, il nous est permis, tout en respectant cette opinion, de ne pas nous rallier à une critique dont la sévérité touche à l'exagération. Il ne serait pas prudent de ne vouloir rien admettre de ce qui n'est pas rapporté dans l'Évangile. S. Jean lui-même nous met en garde contre cet excès, en nous avertissant que tout n'a pas été écrit, mais seulement ce qui était nécessaire ou utile pour que nous ayons la foi et que nous soyons sauvés. Or que Jésus ait apparu ou non, à sa Mère, cela peut réjouir ou contrister le cœur, mais cela n'est nullement nécessaire à la foi.

De plus, il est manifeste que Notre-Seigneur n'a apparu à ses Apôtres que pour les convaincre et les affermir dans la foi. Et c'est pour cette raison que l'Écriture en parle. Le Christ n'avait pas à remplir ce rôle auprès de Marie, et c'est pour cette raison que l'Écriture n'en parle pas. On pourrait ainsi retorqueur l'argument, sur lequel s'appuie l'opinion négative et dire : l'Évangile ne relate les apparitions de Jésus que parce qu'elles ont une valeur apologétique, la plus grande de toutes. Là où elles n'ont pas de valeur apologétique — et c'est le cas pour les apparitions à la Vierge — l'Évangile garde le silence.

Ce n'est donc pas parce que l'Évangile est muet qu'il faut nier les apparitions de Jésus à Marie, mais c'est parce que ces apparitions n'étaient destinées à convaincre, ni Marie, ni nous-mêmes, que l'Évangile est muet.

1. A Nicolas, La Vierge Marie et le plan divin.

Que si l'on nous présente, comme dernière objection, l'affirmation de l'Évangile : *Apparuit primo Mariæ Magdalene* ¹, il apparut *premièrement* à Marie-Madeleine, notre réponse sera la même : L'apparition à Marie-Madeleine non-seulement récompensait son amour, mais elle entraînait en fonction d'apologétique. L'ardente et enthousiaste convertie ne devait-elle pas s'appeler l'apôtre des apôtres, *apostolorum apostola* ? Et n'allait-elle pas immédiatement inaugurer sa mission, en annonçant aux disciples : *J'ai vu le Seigneur, et il m'a dit cela* ².

Il n'en est pas ainsi, nous l'avons dit, des apparitions à Marie. Elles n'ont qu'un but : consoler et récompenser la Vierge. C'est, pour ainsi parler, une question personnelle entre Jésus et Marie et, si nous osons dire, une affaire de cœur. Supposer que le Fils ne se soit pas d'abord ni jamais montré à sa Mère, froisse, "révolte en nous je ne sais quel instinct des convenances aussi impérieux que délicat. Nous ne nous représentons pas que la Mère du Christ associée en de si transcendantes conditions à sa vie et à sa mort, après s'être tenue debout sous la croix du Calvaire, après l'avoir vu pencher sa pauvre tête et rendre le dernier soupir, après avoir reçu sur ses genoux son blanc cadavre, n'ait pas été dès le réveil du tombeau le témoin choisi mille fois pour une, du triomphe, n'ait pas tari ses larmes dans la joie des chastes embrassements à jamais retrouvés ?" ³

Nous nous rangeons à cet avis, et nous pensons qu'une double loi, une loi de nature et une loi de grâce, exigeait de Jésus qu'il se montrât à sa Mère dans l'éclat de son triomphe.

Une loi de nature. N'est-ce pas le premier désir d'un fils bien né de faire partager à sa mère la joie d'une victoire ? ⁴ Depuis le tout petit enfant qui apporte à sa mère les prémices de son bonheur, jusqu'au héros couvert de gloire qui fait hommage de son triomphe à celle dont l'image et le souvenir ont été sa force, tous ne jugent leur joie complète que lors qu'une mère bien-aimée la connaît et la partage. Vainqueurs de peuples, ou poètes, ou artistes, on ne les a vus vraiment heureux que le jour où leur mère les a embrassés, en leur disant : Mon Fils, je suis fière de toi.

¹ Marc, XVI — 9.

² Jean, XX — 18.

³ Abbé Planus, Pages d'Évangile.

⁴ R. P. Monsabré, Méditations sur le Rosaire.

Or quelle raison avons-nous de penser que Jésus n'a pas voulu se soumettre à cette loi ? " Que si l'on persiste à croire, dit le docte Abbé Rupert, que Jésus ne s'est pas manifesté à sa Mère, parce qu'il n'est pas fait mention, dans l'Évangile, de cette manifestation, il est conséquent de dire que jamais, après sa résurrection, le Christ ne se manifesta à sa mère, parce qu'aucun des Évangélistes n'en parle. Or, qui pourrait bien croire que celui qui avait ordonné, dans la loi, d'honorer son père et sa mère, en agit ainsi ? Loin de nous un tel soupçon ".

Il semble qu'une loi de la grâce réclame aussi cette apparition de Jésus à Marie. C'est, en effet, dans l'ordre des promesses divines que la consolation soit rapprochée de la souffrance et qu'elle lui soit proportionnée. La première à la peine, ne fallait-il pas que Marie fût la première à la joie ? Martyre à la Croix, ne méritait-elle pas de participer au triomphe de la Résurrection ? Et celle qui la dernière avait quitté le Sauveur au tombeau, ne devait-elle pas être la première à le revoir victorieux du sépulcre ?

C'est ce que saint Ambroise, au troisième chapitre de son dernier livre sur la Virginité, affirme nettement : *Vidit ergo Maria resurrectionem Domini et prima vidit, et credidit.* Marie a vu la résurrection du Seigneur ; elle l'a vue la première, et elle a cru.

A Saint Ambroise, s'unissent Saint Anselme, Saint Bonaventure, Sainte Brigitte, Sainte Catherine de Sienne, Sainte Thérèse.

" Oh ! combien fut grand le bonheur de la sainte Vierge, quand elle vit Jésus ressuscité ! s'écrie Sainte Catherine de Sienne. Si la mère de Dieu devait être une fois consolée sur cette terre, quelle heure pouvait mieux convenir pour cela que l'heure de la résurrection ? C'était en effet l'heure du triomphe pour Jésus, pour ses amis, et pour tous ceux qui étaient plongés dans la tristesse. Or, la Vierge ne sera-t-elle pas celle qui aura les prémices de la grande faveur du Ciel ? Puisqu'elle a, dès l'instant de sa Conception, reçu tant de beaux privilèges, n'est-il pas juste aussi qu'elle soit favorisée de celui-ci, et que la première, elle ait connaissance de la victoire de son Fils ? O glorieuse Maîtresse ! que de grâces merveilleuses n'avez-vous pas trouvées, tant pour vous-même que pour nous autres, malheureux esclaves du péché ! C'est maintenant surtout que

vous pourrez dire avec assurance : Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui ”.

Ce que fut cette scène de la première rencontre de Jésus et de sa Mère, il est bien impossible au langage humain de la décrire. Voici les belles et touchantes pensées qu'elle a suggérées à un dévot serviteur de Marie, le P. Monsabré :

“ A l'instant même où la pierre du tombeau est renversée, Jésus est auprès de Marie. De sa douce voix, il l'appelle : Ma Mère ! Marie, accablée par la douleur, sort elle-même comme d'un sommeil de mort, son âme alanguie ressuscite, elle s'écrie : Mon Fils ! Quels tendres épanchements ! Quelles saintes caresses de l'amour ! Quelles conversations du Ciel ! Aux déchirements de la séparation, succèdent les épanchements de l'union.

“ Assistons aux entrevues de Jésus et de Marie. Félicitons notre Mère de son bonheur, et adressons-lui ce cantique de l'Eglise : Reine du Ciel, réjouissez-vous, car celui que vous avez mérité de porter dans vos entrailles est ressuscité, comme il l'a dit. Priez-le pour nous. Alleluia ”.

H.



La Mort

Mors et vita duello . . .

Pourquoi craindre la Mort, puisqu'elle ouvre la vie,
Et que vivre, pour l'homme, est la suprême envie ?

© mon âme, craignons de manquer de mourir
Et de rester toujours sans espoir de partir ! . . .

Pourquoi craindre la mort, puisqu'elle ouvre la voie
Au royaume rêvé de l'immortelle joie ?

© mon âme, craignons de manquer le bonheur
Et de rester béante à l'affreuse douleur ! . . .

© fils de la lumière emmuré dans un songe,
Toi qui fus prisonnier dans la nuit du mensonge,

Pourquoi craindre la mort, qui t'ouvre la clarté
Du soleil infini qu'on nomme — Vérité ! . . .

LE ROSAIRE AU XV^e SIÈCLE

(Suite et fin)



L'ŒUVRE de génie surnaturel du B. Alain fut la fondation de la *Confrérie* du Psautier de la Vierge. Sur ce terrain, Alain de la Roche n'a pas de devancier, pas de concurrent connu. La *Confrérie* du Rosaire est bien son œuvre à lui. Il a compris toute la force de l'association, dont il avait sous les yeux, dans les corporations ouvrières, une preuve vivante. Car il faut bien comprendre ce que fut, dans la pensée d'Alain de la Roche, l'institution de la *Confrérie* du Rosaire. Il s'agissait sans doute d'unir ensemble dans une même louange les dévots au Psautier de la Vierge, mais ce n'était pas le but principal de la *Confrérie*. La *Confrérie* du Rosaire était avant tout une association ou société de secours mutuel. C'était une Mutualité de prières comme il y avait, entre confréries ou corporations d'ouvriers du même "art", des Mutualités de finances, avec cette différence toutefois que la Mutualité de prières, formée par les *Confréries* du Rosaire, était universelle. Elle ne se limitait pas à une ville, à une province, à un royaume, comme la plupart des Mutualités ouvrières ; mais elle devait s'étendre au monde entier, relier entre eux tous les Confrères de la catholicité. S'inscrire dans une *Confrérie* du Rosaire, en quelque endroit que ce fût, c'était se rendre participant de toutes les prières des *Confréries* du monde entier. Qui disait ses *Ave Maria* seul, dans sa chambre, priait en union avec tous les Confrères et pour tous. Alain de la Roche réalisa la prière universelle parfaite de la charité chrétienne. C'était en même temps la prière apostolique la plus intense, puisque son but spécial était l'assistance mutuelle de tous les Confrères, le secours universel apporté aux nécessités de chacun.

Pour la première fois, une Confrérie s'étendant au monde entier unissait dans la Mutualité chrétienne les prières de ses membres. Et c'est bien là l'œuvre capitale d'Alain de la Roche. Il ajoute même que chaque membre de la Confrérie participe à toutes les œuvres de piété, à tous les mérites des autres membres de la Confrérie, même par mode de satisfaction expiatoire. Au deuxième article des statuts de la Confrérie, Alain s'exprime en ces termes : " La chose capitale de cette Fraternité, c'est que toutes les œuvres d'un Confrère et tous les mérites de chacun sont un bien commun à tous les membres de la Fraternité ".

C'est ainsi que l'œuvre fut envisagée et comprise. Son disciple Michel-François de Lille, dans son *Quodlibetum de veritate Fraternitatis Rosarii*, dit expressément : " Parce que les prières ou toute œuvre pie ne peuvent être utiles aux autres par mode de satisfaction si ce n'est par un acte de volonté de celui qui les fait, chacun de ceux qui récitent le Psautier de la Vierge doit diriger son intention, soit par un acte chaque fois répété, soit de manière habituelle, en faveur de tous les Confrères ".

Cornelius de Sneck déclare, dans son sermon troisième sur le Rosaire : " Tout Confrère du Rosaire de la Bienheureuse Vierge est tenu de réciter chaque semaine un Psautier complet, en dirigeant son intention pour tous les Frères et Sœurs vivants et morts ".

Or, Michel-François et Cornelius Sneck sont les premiers commentateurs, et les plus autorisés, de la pensée d'Alain de la Roche.

Cette Mutualité universelle de prières et de mérites fut certainement une des causes les plus puissantes de l'extraordinaire succès qu'obtient la prédication du Rosaire. Il fut accueilli par le peuple chrétien avec enthousiasme. Dès 1470, Alain de la Roche fondait à Douai la première Confrérie. Elle fut l'aînée d'une innombrable famille.

Lorsque le saint religieux mourut en 1475, le 8 septembre, la Confrérie du Psautier de la Vierge ou du Rosaire avait pris possession dans l'Eglise.

Née dans l'Ordre de Saint-Dominique, la Confrérie du Rosaire y trouva ses plus ardents propagateurs. Les Prêcheurs ont compris la grandeur de l'œuvre. Dès lors s'active, chez eux, cet apostolat du Rosaire qui demeurera leur patrimoine et comme le signe de l'Ordre.

Entre tous les propagateurs du Rosaire au XV^e siècle, il faut signaler le Prieur de Cologne, Frère Jacques Sprenger. C'était, comme Alain, un Maître en théologie. Encouragé, dit la tradition de son couvent, par une révélation spéciale de la Sainte Vierge, Jacques Sprenger se dévoua totalement à la prédication du Rosaire. Ce n'est point une œuvre à part, distincte de celle d'Alain de la Roche. Jacques Sprenger n'innove rien. Il prêche le Psautier organisé par Alain, il prêche la Confrérie fondée par Alain, sans y rien ajouter de spécial. Il n'est que le propagateur de l'œuvre, nullement le créateur d'une œuvre nouvelle. Alain n'avait prêché le Psautier de la Vierge que dans les Flandres, en Hollande et en Bretagne, sur le terrain de la Congrégation de Hollande ; Jacques Sprenger le prêche en Allemagne. Nous avons sur sa prédication un témoignage contemporain, celui de son ami Félix Fabri.

“ De nos jours, écrit-il, on a renouvelé une ancienne dévotion que pratiquaient les Saints. Ils avaient la coutume de réciter cinq *Pater Noster* et cinquante *Ave Maria* pour remercier Dieu des bienfaits de la Rédemption. Cette coutume, presque abolie dans nos contrées, fut remise en vigueur, non sans grands travaux, par un professeur émérite de sacrée théologie, Maître Jacques Sprenger, des Frères Prêcheurs, du couvent de Cologne. Ce Maître et moi nous étions pour ainsi dire des frères de lait. Tous deux nous avons pris l'habit au couvent de Bâle la même année ; tous deux, notre profession faite, nous avons étudié sous les mêmes Maîtres, et, depuis, nous sommes restés unis d'amitié. Or j'ai toujours connu ce vénérable Maître, dès sa jeunesse, très dévot à la Vierge Marie, et jamais il n'a cessé de promouvoir son culte et sa louange. Il a travaillé beaucoup auprès du Pape Sixte IV, pour obtenir la bulle qui accorde des indulgences nombreuses à ceux qui récitent trois fois la semaine la dite cinquantaine d'*Ave Maria*, ce que l'on appelle le Rosaire de la Bienheureuse Vierge. J'ai vu cette bulle, je l'ai lue et transcrite. Quelques-uns récitent cette prière trois fois par jour, et l'appellent le Psautier de la Bienheureuse Vierge. Pour ceux-ci, on a obtenu plusieurs indulgences pendant la vie et à l'heure de la mort. On appelle cette pratique le Psautier, parce que, comme le Psautier de David, elle contient trois cinquantaines. La première cinquantaine se dit en l'honneur et en action de grâces de l'Incarnation et de l'enfance du Christ ; la

seconde, de sa Passion ; la troisième, de sa glorification ”. — Ce sont bien nos trois séries de mystères joyeux, doux et glorieux. — “ Quelques autres ajoutent une quatrième cinquantaine par compensation pour les cantiques et les hymnes. . . .

“ De plus, Maître Jacques Sprenger, afin de fermer la bouche aux détracteurs de cette dévotion, fit traiter solennellement la question du Rosaire et de ses indulgences dans une séance publique de *Quodlibetum*, à l’Université de Cologne. Il fut prouvé que cette pratique était pure et utile, très agréable de plus à la Bienheureuse Vierge. . . . ”

Cette dispute solennelle sur le Rosaire est demeurée et a été publiée par son auteur, Michel-François de Lille, sous le titre : *Quodlibetum de veritate Fraternalitatis Rosarii seu Psalterii B. Mariæ Virginis*. Elle eut lieu en 1476, un an après la mort du Bienheureux Alain.

Car il ne faut pas croire que cette nouvelle dévotion, aussi bien accueillie fût-elle, ne souleva pas de violentes réclamations. Du vivant même d’Alain, on lui fit de fortes oppositions, et il dut écrire une apologie de son œuvre, qu’il adressa, quelques mois avant sa mort, à Ferry de Cluny, évêque de Tournai. Le jour même où Alain de la Roche mourut, le 8 septembre 1475, Jacques Sprenger érigea au couvent de Cologne la Confrérie du Rosaire. Elle fut une œuvre de salut public. Le Duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, menaçait Cologne. Les bourgeois épouvantés demandèrent au Prieur des Prêcheurs, Jacques Sprenger, ce qu’il fallait faire pour obtenir le secours du Ciel en pareille extrémité : “ Promettez de pratiquer l’usage du Rosaire, leur répondit-il, et fondez-en une Confrérie ”. Les bourgeois s’y décidèrent volontiers. Le 8 septembre 1475, la Confrérie était solennellement instituée au Couvent de Cologne. Peu de jours après, la paix se faisait avec le Bourguignon.

L’année suivante (1476), le 10 mars, Alexandre Nanni Malatesta, évêque de Forli, Légat de Sixte IV en Allemagne, présent à Cologne, confirma cette Confrérie et lui accorda des indulgences.

C’est la première confirmation officielle d’une Confrérie du Rosaire. La deuxième paraît avoir été publiée par un autre Légat du Saint-Siège, dans les Etats de Maximilien d’Autriche, l’évêque de Sebenico, en faveur de la Confrérie du Couvent de Lille. Elle est datée du 30 novembre 1478.

La lettre de l'évêque de Sebenico est très importante, en ce que, parlant de la Confrérie du Rosaire, il mentionne d'une façon toute spéciale, comme un signe caractéristique et distinctif, la Mutualité universelle de prières et de mérites qu'elle établit entre tous les confrères du monde entier. C'est le commentaire le plus authentique de la pensée d'Alain de la Roche.

Dès lors commence, au couvent des Prêcheurs de Lille, cette dévotion extraordinaire au saint Rosaire qui en fera, à travers les siècles, jusqu'à nos jours, un de ses foyers les plus ardents de propagande.

Cette même année 1478, le 11 décembre, le cardinal Georges de Hekler accordait les plus amples indulgences à ceux qui visitaient, dans l'église conventuelle, la chapelle de la Confrérie du Psautier ou chapelet de la Vierge, pourvu qu'ils fissent une offrande pour l'achèvement ou l'entretien de cette chapelle.

Mais jusqu'ici la Confrérie du Rosaire ou Psautier de la Vierge n'avait que des approbations partielles pour tel ou tel lieu, données par des Légats. Ils étaient, certes, les porte-voix du Pape ; mais ce n'était pas encore la voix du Pape lui-même. Il fallait à cette dévotion la consécration officielle du Saint Siège, qui serait son laisser-passer dans toute l'Eglise. Tant que le Pape n'aurait pas approuvé cette pratique, on pouvait la discuter, comme on le faisait en Allemagne et en Bretagne. Deux hommes agirent auprès de Sixte IV pour obtenir une approbation officielle : l'évêque de Dole, Frère Jean *Tullensis* ou *Turensis*, et Frère Jacques Sprenger. La bulle d'indulgence fut aussi explicite et aussi large qu'on pouvait l'espérer. Sixte IV déclara formellement qu'il approuve la dévotion du Psautier de la Vierge, celle qui consiste à réciter cent cinquante *Ave Maria* en intercalant un *Pater* entre chaque dizaine.

Et non seulement il l'approuve, mais il déclare que chaque chrétien peut et doit prier de cette manière. Des indulgences sont accordées à ceux qui pratiqueront cette dévotion.

La bulle *Ea quae ex fidelium*, datée du 8 mai 1479, est le premier diplôme juridique en faveur du Rosaire. Il entre avec elle dans le droit Ecclésiastique ; il fait partie désormais, officiellement, de la vie de l'Eglise.

Et quelle partie ? Les innombrables bulles qui suivirent celle de Sixte IV sont là pour affirmer l'extraordinaire

succès du saint Rosaire. Il est devenu rapidement la prière la plus aimée et la plus universelle, comme si cette prière était une chose normale, naturelle, sortant de la vie chrétienne, comme une fleur de sa tige.

Alain de la Roche a-t-il eu une révélation directe de la Sainte Vierge, qui lui commanda de prêcher le Rosaire ? On ne peut l'affirmer historiquement, puisque ses écrits n'ont qu'une autorité relative. Mais, à tout le moins, je crois fermement qu'il eut une inspiration divine, et je le crois parce que le succès du saint Rosaire, les grâces infinies de sainteté personnelle dont il a été la source, les bienfaits miraculeux pour le salut de l'Eglise qui lui ont mérité la reconnaissance de la chrétienté, attestent, à n'en pas douter, une grâce extraordinaire, universelle, qui, selon les lois de la Providence, se communique, à l'origine, par une intervention divine, immédiate. Sans cette motion surnaturelle de la bonté de Dieu, un homme ne peut créer un mouvement de grâce comme a été le mouvement du Rosaire, et comme il demeure, plus vital que jamais, après quatre siècles.

C'est une preuve, *post factum*, je le sais, mais preuve évidente, à qui a des yeux pour voir.

Acceptée par l'Eglise, la pratique du Rosaire fut également acceptée officiellement par l'Ordre de Saint-Dominique. Le Saint Rosaire, en son caractère intégral de Psautier de la Vierge et de Confrérie, appartient à l'Ordre, comme un fils à son Père. Il est né de l'Ordre, il fait partie de sa substance. De sorte que, aujourd'hui, on ne peut plus séparer le Rosaire de l'Ordre de Saint-Dominique. Leur union est dans le sang, indissoluble.

R. P. MORTIER.



SAINT PIERRE, MARTYR.

(29 avril).



Et tous les saints qui ont illustré l'Ordre de Saint-Dominique il n'en est peut-être pas dont la physionomie nous retrace au-si vivement l'idéal du vrai Dominicain que saint Pierre martyr. A ce titre il mérite d'être ici l'objet d'une étude spéciale.

Si nous recherchons la trait caractéristique qui distingue entre tous l'institut des Frères Prêcheurs, nous le trouvons dans *la foi, une foi active et militante*. Toute la raison d'être du Dominicain est là. Le véritable Frère Prêcheur doit être par-dessus tout un homme de foi : il est l'apôtre et l'athlète de la vérité. *Veritas* : telle est sa devise, l'ancienne devise des croisés d'Alby ; vérité de la foi opposée à la fausseté de l'hérésie.

Cette pensée d'apostolat contre les erreurs profondément désorganisatrices du manichéisme albigeois, qui fut la pensée-mère de l'institut dominicain, est aussi son privilège vital le plus intime. L'Ordre des Frères Prêcheurs porte dans ses lois, dans son organisation, dans toute sa physionomie l'empreinte ineffaçable de son régime : il est constitué tout spécialement pour les combats de la foi contre l'erreur.

L'élément monastique qui lui sert de base est ce que la sainteté religieuse a produit de plus parfait, ce que les âges chrétiens et la sagesse inspirée des saints ont enfanté de plus propre à tremper énergiquement les âmes dans la foi. Dès son noviciat, le Frère Prêcheur est jeté dans le moule des traditions monastiques : il se pénètre, par les formes extérieures de sa vie comme par le travail intérieur de la grâce, des principes d'une foi vive et toujours agissante. Il étudie, mais en vue de la cause qu'il doit servir,

la foi. Sa science est la science sacrée, la théologie, la connaissance approfondie de la foi. Il ne touche la science profane que comme Jésus touchait ses malades, pour la guérir et la porter vers Dieu. C'est en face du monde que le fils de saint Dominique se trouve au cœur de sa vocation. Il prêche, il enseigne, il exhorte. Il combat le mal sous toutes ses formes ; mais il est surtout l'apôtre de la foi, le soldat de l'Église courant à travers le monde pour la cause sacrée de la vérité, pour la défense de Jésus-Christ et de ses droits. Par sa formation et par son esprit, par son action et par toutes ses aspirations, le Frère Prêcheur est l'homme d'une foi active dévouée à la cause de Dieu et de son Église. Sa vie et son activité roulent et se concentrent dans le cercle des hauteurs les plus élevées de la foi, pour tout ramener au but unique et simple du triomphe des droits de Dieu et de son Église dans le monde. En un mot, l'Ordre de Saint-Dominique, c'est la chevalerie de la foi combattant par la parole.

Ce caractère reluit dans toute son histoire. Tous les saints se distinguent par l'empreinte d'une foi ardente et vive, hardie et généreuse : tous ont porté haut le drapeau de la foi. Saint Dominique, saint Hyacinthe, saint Vincent Ferrier, saint Louis Bertrand personnifient la foi conquérant les âmes par la parole. Saint Thomas d'Aquin, c'est la foi illuminant de ses plus vives clartés les sommets les plus élevés de la raison et de la science. Saint Pie V, c'est la foi la plus magnanime déployée au service de l'Église et à la défense de la chrétienté. Saint Raymond de Pennafort et saint Antonin, c'est la foi qui combat par la parole et par la plume, qui paît et gouverne le troupeau de Jésus-Christ. Nous voyons, dans sainte Catherine de Sienne, l'exemple unique d'une fille pauvre et non lettrée, devenue par sa foi une puissance dans l'Église, le conseil et le guide des pontifes romains, leur médiatrice auprès des peuples, investie des légations les plus importantes, de ces fonctions qui semblent en disproportion avec la faiblesse de son sexe.

Saint Pierre Martyr se distingue entre tous. L'esprit de l'Ordre paraît en lui sous des traits d'une vigueur exceptionnelle. Il est la foi vivante et personnifiée, combattant l'erreur et le vice par le glaive de la parole de Dieu, protégeant d'un courage intrépide la société chrétienne par l'exercice sacré de l'inquisition, couronnant par le martyre

une vie qui ne respire que l'héroïsme des combats pour Dieu et pour son Église.

Pierre vint au monde à Vérone, en Lombardie, vers l'an 1205. Les sectes manichéennes, premier germe de l'incrédulité moderne, pullulaient déjà dans toute la chrétienté : elles s'étaient répandues au nord de l'Italie. Le saint naquit d'une famille hérétique. Le contact de l'erreur devait, dans les vues providentielles, le préparer aux grands combats pour la vérité.

Il fréquenta, dès son plus bas âge, les écoles de Vérone. Ses parents voulaient qu'il s'initiât aux connaissances profanes. Pierre, éclairé d'une plus pure lumière, goûta uniquement les vérités sacrées. Un jour l'aïeul, prenant à part l'enfant au retour de l'école, l'interroge sur ce qu'il a appris. Pierre répond en récitant le *Credo* : " Je crois en " Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la " terre. . . . " A ces mots le vieil hérétique l'interrompt pour dire que *le démon, et non pas Dieu, est l'auteur du monde visible*. L'enfant inspiré répond hardiment que *la foi de ses maîtres est la sienne*. Le vieillard alarmé va trouver le père : " Je crains, dit-il, que notre petit Pierre, " en s'instruisant, ne passe sous les lois de l'Église romaine, " et ne devienne un jour le fléau de notre croyance ".

Parvenu à l'adolescence, Pierre vient continuer ses études à Bologne, dont l'Université jouissait alors du plus grand renom. Sa foi échappe aux dangers du foyer domestique ; mais son innocence est exposée aux plus grands naufrages. La grâce le fait triompher de ces nouveaux périls : il reste pur et vierge dès l'adolescence, comme il s'est montré chrétien fort et viril dès l'enfance.

Saint Dominique venait de fonder à Bologne un couvent de son Ordre. La même foule, qui entourait les chaires des maîtres de l'Université, se pressait à Saint-Nicolas-des-Vignes, attirée par la parole inspirée du saint patriarche et de ses premiers disciples. Pierre y alla, comme Jourdain de Saxe, comme Henri de Cologne et d'autres jeunes étudiants de la grande ville. Comme eux, il subit le charme de l'éloquence du saint : comme eux il résolut d'abriter le double trésor de sa foi et de son innocence sous l'habit de Frère Prêcheur, qu'il reçut de la main même de saint Dominique, l'an 1221, un an avant la mort du saint fondateur. Il avait alors seize ans.

Son noviciat fut signalé par la ferveur de sa pénitence. Des jeûnes, des abstinences excessives, des veilles et des oraisons prolongées le réduisirent à un excès de faiblesse qui mit ses jours en péril. Il échappa à la mort comme par prodige.

De toutes les vertus, l'humilité lui était la plus chère. Il y joignait une ardente charité. Il se plaisait à servir ses frères dans les plus vils emplois, à assister les malades, à faire l'office de portier. L'étude des saintes lettres et l'application à la prière alternaient avec ces humbles occupations extérieures. Il méditait avec amour l'Évangile et les saintes Écritures. Doué d'une heureuse facilité, d'une brillante mémoire et d'une belle éloquence, il fut bientôt en état de répandre sur les âmes les trésors qu'il avait ainsi amassés.

Au témoignage de ses confesseurs, il demeura toute sa vie vierge de corps et d'esprit. La beauté invisible de son âme ne fut jamais altérée d'aucune souillure mortelle. Cette pureté merveilleuse lui valut les faveurs les plus signalées. On raconte que des vierges célestes venaient familièrement s'entretenir avec lui durant son oraison.

Cependant les souvenirs de son enfance se réveillaient dans son âme. Dans le silence du cloître, les blasphèmes du manichéisme qu'il avait entendus sous le toit paternel retentissaient douloureusement au fond de son cœur et y excitaient la flamme d'un saint zèle. Il brûlait du désir de se porter à la défense de l'Église. Ses discours respiraient l'ardeur des combats pour la foi, et il demandait instamment à Dieu de mourir pour cette grande cause.

L'obéissance seconde ses désirs. Il est nommé *prédicateur général* et il s'élançait dans la carrière. Il parcourt la Lombardie, la Romagne, la Toscane et la marche d'Ancône, évangélisant, faisant partout éclater la puissance de ses œuvres et la force de son éloquence. Le zèle et l'ardeur qui le dévorent ne connaissent aucune fatigue : la foi s'élève au-dessus de tous les obstacles. Rien ne résiste à la vertu de Dieu qui l'anime, et les cœurs les plus endurcis s'amolissent au feu pénétrant de sa charité.

Il avait, pour réfuter les erreurs nouvelles, un don particulier ; et les hérétiques se convertissaient en foule à ses prédications. Là où il passait, les discordes cessaient et faisaient place à des réconciliations éclatantes, les pécheurs obstinés rentraient dans la voie du bien. L'exercice de la

prédication et la confession, les œuvres du ministère évangélique, les conférences avec les hérétiques remplissaient ses journées : la nuit, après un court sommeil, était consacrée à la prière et à l'étude des saintes Écritures.

Partout sa prédication est accompagnée d'éclatants prodiges. A Milan, à Venise, à Césène, à Ravenne, les muets recouvrent la parole, les malades sont guéris, une lumière surnaturelle annonce sa venue.

La division régnait à Florence. L'hérésie désolait la ville et l'ensanglantait. Pierre arrive. Il ramène à l'Eglise grand nombre d'âmes égarées ; il affermit les vrais fidèles, et institue une confrérie pour la défense de la foi en péril. Une croisade s'organise. L'hérésie est vaincue, abattue, écrasée ; et Florence recouvre la paix avec l'unité de sa foi.

On se ferait difficilement une idée du concours extraordinaire dont il était l'objet. Partout les populations se précipitent sur ses pas et recueillent avidement sa parole. Des villes et du fond des derniers villages on accourt par troupes, bannière en tête, au son de la trompette et des instruments de musique. Les places publiques où il prêche ne suffisent pas à la foule de ses auditeurs : on s'y entasse jusqu'à lui fermer les issues ; on se presse autour de lui jusqu'à faillir l'étouffer. A son départ d'une ville qu'il a évangélisée, même affluence et même empressement.

Pour le soustraire à cette pieuse importunité, le peuple de Milan, dans son enthousiasme, n'imagina rien de mieux que de dresser à son apôtre un brancard élevé et décoré de peintures. Quand le moment de la prédication est arrivé, on va chercher le saint, on le place sur le brancard, et des bras vigoureux le transportent sur le lieu qu'il a désigné : il annonce la parole de Dieu du haut de cette nouvelle chaire, et la prédication achevée, les mêmes bras le reportent à son couvent.

La renommée de l'homme de Dieu se répandait avec le bruit de ses œuvres : elle s'étendit par toute l'Italie et parvint jusqu'à Rome. Le pape Innocent IV jeta les yeux sur lui pour une grande et périlleuse mission. La ville de Milan était alors le foyer du manichéisme qui menaçait d'envahir toute l'Italie : un apôtre aussi puissant et aussi intrépide que Pierre y était nécessaire pour tenir tête à l'erreur. Ce pontife le comprit, et il revêtit le saint des fonctions d'inquisiteur de la foi en Lombardie. Pierre sentit le fardeau ; mais, fort de sa confiance en Dieu il se

prépara par la prière. Un jour prosterné devant l'autel de Marie, l'âme inquiète à la vue des périls qui l'attendent, il s'endort. La mère de Dieu lui apparaît : " J'ai prié pour toi, Pierre, dit-elle ; afin que ta foi ne défaille point ". A ces paroles il s'éveille, fortifié et consolé, et il ne craint plus d'affronter tous les dangers. Dès ce moment il ose se mesurer en face avec l'hérésie. Il provoque les chefs hérétiques à des conférences publiques, d'où ils sortent confondus autant par la force de ses raisons et de son éloquence que par l'éclat de ses miracles. Il ranime partout la confiance de ses fidèles ; il humilie la fierté des sectaires. La foi refléurit et l'erreur recule.

Les hérétiques sont alarmés et leur fureur va jusqu'à tramer la mort du saint. Pierre le sut par révélation divine, et cette connaissance loin de l'ébranler ne fit qu'ajouter à son intrépidité et à son zèle. Il ne cessait d'annoncer publiquement son prochain martyre et sa canonisation future. Prêchant à Milan, quatorze jours avant sa mort, il déclara que déjà le prix du sang était arrêté par les conjurés. " Mais, ajouta-t-il avec une sainte audace, qu'ils en agissent à leur guise : mort, je leur serai plus redoutable que je ne fus jamais vivant ".

Le samedi de Pâques 1252, revenant de Côme à Milan, il est assailli dans une forêt par deux émissaires des hérétiques. Un coup de coutelas asséné vigoureusement lui fend largement le crâne et l'étend mourant. On dit qu'alors, rassemblant ses forces, il traça de ses doigts sanglants ces mots sur le sol : *Credo in Deum, je crois en Dieu* ; et il expira, dans sa quarante-septième année.

Tout Milan s'émut à cette nouvelle. Lorsque le saint corps y entra, tous les habitants, catholiques et hérétiques, étaient sur pied. Les funérailles se firent avec une pompe toute triomphale. Des miracles sans nombre vinrent illustrer la tombe du martyr, et les hérétiques qui en étaient témoins se convertirent en foule ; ils devinrent eux-mêmes d'ardents zéloteurs de la foi. Les plus obstinés ne purent échapper que par la fuite à la flétrissure qui s'attachait à leur nom. Ainsi s'accomplit la prédiction du saint, que sa mort serait plus funeste à l'hérésie que n'avait été sa vie. Son assassin lui-même se convertit et mourut sous l'habit de Saint-Dominique, au couvent de Forli, en réputation de sainteté. L'un des conjurés mourut également sous l'habit de Frère Prêcheur.

Un an ne s'était pas encore écoulé, que déjà Innocent IV, ému par le bruit de la sainteté et des miracles du nouveau martyr, l'élevait solennellement sur les autels, vérifiant ainsi la dernière prédiction du saint.

Telle est dans ses traits généraux la vie de saint Pierre Martyr. Elle se résume dans une grande pensée, la foi, et dans un grand acte, le martyre ; la foi qui l'anime, le martyre qui la couronne.

Martyr ! ce nom est à lui seul toute l'histoire de notre saint. Quelques narrateurs parlent de Pierre de Vérone ; mais l'Église ne connaît que *saint Pierre martyr*. S'il est vrai, en effet, qu'être martyr c'est, suivant la signification directe du mot, se porter témoin de la foi, affirmer la vérité divine jusqu'à la sceller de son sang, à nul mieux qu'à Pierre ne revient la désignation de martyr, et c'est justement que ce titre glorieux lui a été appliqué comme nom propre. L'affirmation de la foi est l'acte de sa vie entière, et le désir fervent de répandre son sang jusqu'à la dernière goutte pour cette grande cause est son aspiration de chaque jour.

Je crois en Dieu ! Cette parole d'une sublime simplicité qui ouvre et clôt sa vie la revêt d'un cachet d'incomparable grandeur chrétienne. Il est beau de voir cette virile profession de foi, que la grâce a placée sur les lèvres de l'enfant, devenir la règle inflexible de toute sa vie, prendre corps dans tous les actes et les sentiments de l'homme, l'élever jusqu'à l'héroïsme des plus grandes luttes, jusqu'à la soif du martyre, et dans la mort même rester le dernier cri de guerre du soldat expirant les armes à la main pour la vérité qu'il proclame. Il est beau de voir l'athlète invincible de la foi terminer sa vie en écrivant avec son sang, par un effort héroïque, sur le sol qui reçoit son dernier soupir, cette même confession de foi de sa première enfance : *Je crois en Dieu !*

Sa mort même, est, comme sa vie, une prédication et une protestation éloquente contre l'erreur : elle est une grande victoire pour la foi. L'hérésie qu'il a combattue disparaît après lui, écrasée par le coup même dont elle l'a frappé. Partout ailleurs le manichéisme ne s'est éclipsé qu'en déposant au sein des populations des ferments de rébellion, qui porteront plus tard des fruits amers de désorganisation : en Italie il s'évanouit et laisse à peine des traces de son passage.

Cette foi du saint martyr apparaît dans toute sa vie avec ce caractère d'activité militante, d'intrépide et sainte vigueur apostolique qui marque le vrai Frère Prêcher. C'est l'esprit et la vertu d'Élie, unis à la foi du prince des Apôtres. Pierre est l'homme de la foi dans tout son idéal de vérité, le chevalier de la foi combattant par la parole, guerroyant partout contre l'erreur, et mourant avec un saint enthousiasme pour la vérité divine dont il a été toute sa vie l'intrépide champion.

Puisse l'esprit de saint Pierre martyr revivre de nos jours ! Puissions-nous voir les sociétés et les individus se retremper dans la foi des premiers âges !

Ah ! qui nous rendra nos saints des anciens jours, les Dominique et les Pierre martyr, ces géants de l'apostolat, ces hommes *forts dans la foi* ? Quand reverrons-nous cette parole apostolique, trempée aux sources les plus pure de la vérité divine, qui entraîne vivement les âmes dans les voies d'un christianisme mâle et nerveux, qui fixe les intelligences dans la plénitude des dogmes sacrés, et courbe victorieusement les cœurs sous le joug des grands et austères préceptes de l'Évangile ? Quand reconaîtront-ils ces jours de foi et de grandeur chrétienne, quand renaîtront-ils avec les saints et les héros qui en feront éternellement la gloire ? Envoyez, Seigneur, votre esprit et ils seront créés ; et vous renouvellerez la face de la terre. *Emitte spiritum tuum et creabuntur ; et renovabis faciem terræ.*

FR. LOUIS COSSON,

des Fr. Prêch.



VARIÉTÉS

LA PIAGNONA

Le 3 juin 1908, au couvent dominicain de Saint-Marc, à Florence, sonnait pour la dernière fois la célèbre cloche de Savonarole, qu'on nomme la Pleureuse, la *Piagnona*. Quatre siècles d'usage en avaient rougi l'airain ; on s'est aperçu qu'elle menaçait ruine, et on vient de la descendre dans le second cloître du couvent. A cette nouvelle place, on a pu l'étudier à loisir : bien qu'endommagée par le temps, elle montre encore des inscriptions lisibles et une décoration dont le principal motif est une frise d'enfants. M. Guido Carocci, le conservateur du musée de Saint-Marc, estime que cette frise fut exécutée par Michelozzo, d'après un modèle de Donatello. Mais plus que son mérite artistique, c'est son histoire qui a fait la célébrité de cette cloche.

La première période de son existence va de la fondation de l'église, vers l'année 1435, aux prédications de F. Jérôme Savonarole. Rien de particulier ne la distingue de ses sœurs des autres couvents, car la règle des Prêcheurs ne veut pour leurs églises qu'une seule cloche. Elle sonne les offices ; elle appelle les Florentins au pied de la chaire de celui qui sera bientôt leur archevêque et plus tard leur patron, saint Antonin ; elle annonce les nombreux ravages que tous les dix ans, avec une rigueur presque mathématique, la peste fait sur les deux rives de l'Arno : c'est tout, elle ne porte point encore son nom. L'aura-t-elle du vivant de Savonarole ? On ne sait, mais nul doute qu'il ne lui soit venu de ce que par dérision on appelait *piagnoni*, pleureurs, les disciples du célèbre dominicain, parce qu'ils versaient en priant d'abondantes larmes.

Avec les prédications de F. Jérôme Savonarole commença pour la *Piagnona* une période héroïque. Le Frère avait d'abord rendu à son couvent de Saint-Marc l'étude et l'observance primitives. Après le passage de Charles VIII à Florence et l'expulsion des Médicis, il se met à la réforme

morale et politique de ses concitoyens : il veut une république démocratique et foncièrement chrétienne. Il a des partisans dévoués, mais aussi d'acharnés ennemis ; la question religieuse s'introduit dans la question politique ; les Médicis sont soutenus par le Pape Alexandre VI ; les esprits s'échauffent ; il y a de part et d'autre des démarques inexplicables et inexcusables ; l'excommunication est enfin lancée. Aux premiers jours d'avril 1498, l'excitation est à son comble : l'épreuve du feu, acceptée d'abord, n'a pas eu lieu, la Seigneurie n'est plus favorable à F. Jérôme ; le couvent de Saint-Marc est investi. Mais la cloche a sonné l'alarme, les *piagnoni* sont accourus en foule. On se bat dans l'église, dans la sacristie, dans les cloîtres ; l'intérieur du couvent est envahi. F. Jérôme sait le sort qui l'attend, s'il se rend : il mourra, mais ses frères seront sauvés ; il se livre aux commissaires de la Seigneurie. Mieux vaut taire la suite lugubre de ce drame : le 23 mai 1498, la *Piagnona* tintait le supplice de F. Jérôme Savonarole et de ses deux compagnons, mêlant son glas aux gémissements d'une partie de la foule, aux acclamations de l'autre.

Mais toute faute mérite un châtiment, et la *Piagnona* était coupable d'avoir, toute la nuit du 7 avril, appelé au secours de F. Jérôme. Le 29 juin, le gonfalonier de la cité réunissait son conseil, et l'on décréta que la cloche de Saint-Marc serait donnée à l'église de Saint-Lorenzo. Cependant, le danger n'avait point disparu : la *Piagnona* restait dans Florence. La Seigneurie modifia sa première décision : la cloche sera donnée aux Frères Mineurs hors la porte de San Miniato, et le transfert aura lieu dans les vingt-quatre heures. Ainsi fut fait. Le même jour la *Piagnona* était enlevée à son campanile et des ânes la traînèrent par la porte Vecchio et la porte Romaine jusqu'à l'église de San Miniato : durant le trajet on ne cessa de la frapper de cordes. Le lendemain 30 juin, la Seigneurie décréta que la *Piagnona* ne pourrait rentrer dans Florence avant cinquante années ; de plus la cloche qui la remplacerait à Saint-Marc devrait peser de 100 à 120 livres, ni plus ni moins, " sous peine de rébellion ".

L'exil de la *Piagnona* ne fut pas aussi long que l'avaient décidé ses persécuteurs : dix ans à peine s'étaient écoulés, qu'elle remontait en son cher clocher de Saint-Marc pour n'en descendre que le 3 juin 1908.

Pendant ces quatre cents années, elle s'est balancée religieusement dans l'air si pur de Florence, ne se souciant ni peu ni prou des agitations qui marquaient la vie de la grande cité, n'y étant plus jamais directement mêlée. Une fois pourtant elle faillit sortir contre son gré de son indifférence politique. Le 20 septembre 1870, une bande de fanatiques voulut lui faire célébrer l'entrée des troupes piémontaises dans Rome. Ils assaillirent le clocher de Saint-Marc, et la *Piagnona* sonna, mais un seul coup : les poings robustes du F. Mario Binazzi, le sacristain, ne permirent pas qu'on lui fit violence plus longtemps.

Telle est, brièvement, résumée, l'histoire de la célèbre *Piagnona* qui repose aujourd'hui sous le cloître de Saint-Marc.

Année Dominicaine.

UN CONVERTI DE LA VIERGE

Il y avait à Madrid un beau jeune homme vif d'intelligence, bouillant de cœur, étincelant d'imagination, grand poète et penseur pénétrant, un " favori des dieux ", eussent dit les anciens. Favori des hommes aussi. Il n'avait que 27 ans, et ses livres étaient traduits dans la plupart des langues européennes, couronnés dans des concours internationaux, loués par les critiques de toute race et de toute opinion, comme des chefs-d'œuvre de pensée et de style : il avait conquis la gloire. Il ne lui restait plus qu'à mourir dans un hôpital. C'est ce qui faillit lui arriver.

— Mais, quel héros de comte de fée nous présentez-vous là ?

— Sebastian de Luque, demeurant à Madrid, Aduana 4, Leganitos 56. Vous ne le connaissez pas ? Vous êtes excusables. Il y a deux mois, ce nom avait peu pénétré dans les milieux catholiques. C'est que, j'ai oublié de vous le dire, S. de Luque était une lumière de l'anticléricalisme : naguère encore, il déposait sur la tombe de Salmeron une gerbe poétique. Athée convaincu — autant que peut l'être un athée — il guerroyait en fanatique contre la religion catholique. La philosophie allemande avait ennuagé ce clair esprit. Mais, revenons sur nos pas.

Sebastian de Luque fut d'une précocité étonnante : il était encore enfant quand il se révéla écrivain. Il n'a que 29 ans, et il y a dix ans que l'Académie des sciences morales et politiques a couronné son mémoire : *Modo de hacer humanidad*. Peu après, il écrivait en anglais ses *Hagamos de filosofia moderna*, dont la première édition fut traduite en espagnol, en français, en italien, en allemand et en polonais. Ses deux œuvres maîtresses sont la *Crista*, et les *Impressions philosophiques*, honorée d'un prix par le Congrès international de métaphysique de Londres (1907). L'activité de Luque n'a pas été absorbée par ces ouvrages de longue haleine : il est journaliste, et il a donné à la *Tribune* de Londres, au *Paraiso*, au *Figaro*, des poésies, des nouvelles, des critiques d'art, des études politiques, religieuses — je veux dire irrégulières — philosophiques, etc. Il est partout chez lui. Cet anarchiste de la pensée écrit avec une pureté classique.

Il s'agitait donc en plein tourbillon d'activité littéraire et politique, quand la maladie le força au repos. Ici, je traduis presque littéralement un article du *Correo espagnol* (5 décembre 1908). Une paralysie partielle, compliquée d'une affection du cœur et d'une congestion cérébrale, désespéra pendant deux ans toute la science des spécialistes d'Espagne, Ravisa, Guedea, Olano, Cervera, Mariani lui-même.

Le 18 novembre dernier, il échouait, pauvre épave, abandonné de la médecine, à l'hôpital la *Princesa* : il y attendait la mort.

Cet adolescent livide, aux grands yeux noirs, ces beaux yeux qui avaient fasciné Coppée, faisait peur et pitié. Certains jours, une Sœur de charité s'arrête à son chevet, et, maternellement, caressant d'un pur regard le jeune impie, lui dit :

— Pourrais-je vous demander une grâce ?

— Demandez, ma Sœur, fit doucement Sébastian.

— Le 27 prochain, nous célébrons la fête de la Vierge sous l'invocation de la Médaille miraculeuse. Vous n'avez plus guère à compter sur la science : pourquoi ne demanderiez-vous pas votre guérison à Marie, santé des infirmes ?

Et Sébastian, après quelques instants de réflexion, répliqua : Comme il vous plaira.

On commença une neuvaine : il s'y associa. Pendant les huit premiers jours, les souffrances allèrent en s'aggravant. Le neuvième jour, c'était le 27, à 5 heures, le malade demanda

la communion, qu'il eut grand'peine à recevoir. A 6 heures, il s'endormit d'un sommeil délicieux. A 8 heures, quand le docteur Mariani vint le réveiller, il était absolument transformé : la respiration était régulière, le pouls normal ; la fièvre avait disparu.

— Que s'est-il donc passé ? demanda le médecin.

Nul ne put répondre. Mais ce qui est indubitable, c'est que depuis ce jour, Sébastian de Lucque est parfaitement sain de corps, et que, depuis ce jour, il croit en Jésus-Christ et a consacré sa belle intelligence à glorifier Marie.

Une conversion si soudaine et si extraordinaire a été accueillie dans le camp libéral par de sourdes colères, et, dans le monde catholique, d'abord par des murmures de joie discrète, puis par des *hosannas* enthousiastes.

Car le scepticisme n'est plus permis : le persécuteur est devenu apôtre. Il a la foi ardente et l'humilité de Saul converti.

De sa foi témoignent les superbes strophes qu'il a publiées dans *Il Correo espanol* sous le titre : *Yo creo* : " Je crois ". Son humilité s'exprime éloquemment dans cette rétractation, publiée par le *Boletin oficial* de l'évêché de Madrid :

" Excellentissime Monseigneur l'évêque de Madrid-Alcala

" Le soussigné, modeste écrivain, fait aujourd'hui, en présence de Votre Seigneurie illustrissime, une sincère rétractation de toutes les erreurs qu'il a propagées dans ses campagnes anticléricales et républicaines, et demande pardon à la sainte Eglise catholique et à ses nobles fils d'avoir élaboussé d'une fange immonde sa doctrine salutaire.

" Dans des articles, des brochures, des livres, des conférences j'ai osé émettre des infamies ; j'ai travaillé avec une activité sauvage à décatholiciser le peuple ; par suite de mes idées libertaires, j'ai bravé, malheureux ! l'excommunication ; j'ai raillé, profané, ridiculisé le dogme : je fais aujourd'hui une rétractation publique d'une conduite si indigne.

" Par l'intercession de Marie-Immaculée, qui a répandu sur moi ses grâces célestes, je demande humblement à Votre Seigneurie illustrissime de me pardonner et de publier dans

le *Boletín eclesiástico* la présente lettre, que je signe à Madrid le 13 décembre 1908.

“ Votre serviteur en Jésus-Christ,

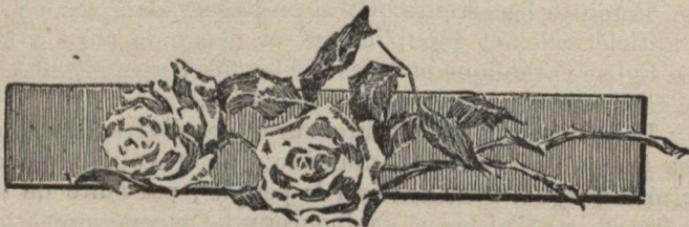
“ SÉBASTIAN DE LUCQUE ”.

En publiant ce document, le *Boletín* l'accompagnait de ces quelques lignes :

“ Nous sommes heureux de féliciter M. Sébastian de Lucque . . . de cette rétractation si honorable, et nous souhaitons très vivement que la Vierge Immaculée lui accorde son aide pour qu'il persévère dans ses résolutions et ses pensées chrétiennes ”.

Fasse Dieu que ce converti de la bonne souffrance honore longtemps l'Eglise et l'Espagne catholique par sa foi et sa plume !

M. C.



CHRONIQUE

BREF À LA REVUE THOMISTE

Nos lecteurs n'ont pas oublié le deuil qui frappa, l'an dernier, la grande famille de la *Revue Thomiste* ¹ : le Père Coconnier mourut après avoir dirigé pendant quinze années consécutives l'œuvre qu'il avait fondée. Un successeur lui a été donné, dans cette tâche de prédilection, dans la personne du R. P. Montagne, de la Province de Toulouse, professeur de Philosophie à l'Université de Fribourg. Disciple et ami du regretté fondateur, le nouveau Directeur en sera le digne héritier. Il fut d'ailleurs un des ouvriers de la première heure, et depuis 1894 il n'a pas cessé de fournir à la *Revue Thomiste* des études variées sur des questions de sociologie, de philosophie, de théologie et de patrologie.

Avec le nouveau Directeur, le caractère de la *Revue* ne sera pas changé ; le programme reste toujours le même, et la nouvelle Direction s'inspirera comme l'ancienne de la vieille devise : *Vetera novis augere*.

Au mois de mars dernier, et quelques jours avant sa mort, le T. R. P. Coconnier offrait en hommage au Souverain Pontife les quinze premiers volumes de la *Revue Thomiste*. L'offrande était accompagnée d'une adresse, contenant, en même temps que la dernière pensée du regretté fondateur au sujet de sa chère *Revue*, l'expression des sentiments de fidélité, de vénération et d'amour filial de tous les collaborateurs à l'occasion du jubilé sacerdotal de Sa Sainteté. En réponse à cet hommage N. S. P. le Pape Pie X a daigné, dans sa bonté, adresser un bref au nouveau Directeur de la *Revue Thomiste*.

¹ Cf. *Le Rosaire*, 1908.

A NOTRE CHER FILS AMBROISE MONTAGNE,

PRÊTRE DE L'ORDRE DOMINICAIN,

PIE X, PAPE.

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Il n'y a pas longtemps que Notre cher fils Thomas Cocounier nous fit hommage, à l'occasion de la cinquantième année de notre sacerdoce, de quinze volumes de la *Revue Thomiste*. Nous nous disposions à exprimer à ce digne religieux, qui fut un excellent et ferme défenseur de la vérité, les remerciements qu'il méritait pour ce présent, lorsque Nous reçûmes d'une façon inopinée la triste nouvelle de sa mort. Nous en éprouvâmes d'autant plus de peine que cette Revue semblait pouvoir disparaître avec son fondateur. Mais les Supérieurs de l'Ordre y ont heureusement pourvu. Non seulement ils n'ont pas laissé tomber l'œuvre qu'il avait créée, mais encore ils ont eu la pensée de pourvoir à sa prospérité : ils l'ont, cher fils, placée sous votre direction. La charge qui vous est confiée n'est certes pas exempte de difficultés, soit parce que, pour appliquer utilement à la solution des nombreuses et graves questions agitées de nos jours la doctrine de Thomas d'Aquin, il faut en bien saisir les principes ainsi que leur enchaînement ; soit parce que, aujourd'hui, malgré les recommandations incessantes du Siège Apostolique, bien des esprits, trop avides de nouveautés, méprisent, ou du moins n'estiment pas comme elle le mérite, l'antique sagesse de saint Thomas. Nous avons néanmoins confiance que, avec vos collaborateurs, grâce à votre union et à vos efforts, vous surmonterez insensiblement tous ces obstacles, et, qu'en propageant la doctrine de Thomas d'Aquin dans toute sa pureté et son intégrité, vous amènerez peu à peu ceux-là même qui sont étrangers à la philosophie chrétienne vers cette source de sagesse, assez abondante pour féconder toute science. C'est là certes une mission magnifique ! Vous la remplirez plus utilement encore si, à votre ardeur pour étudier les écrits du

Docteur Angélique, vous ajoutez l'imitation des vertus qui brillèrent en lui de tant d'éclat ; si, tout particulièrement, vous suivez les exemples de son assiduité à la prière, de son obéissance au Magistère de l'Eglise, de son humilité et de sa modestie, ainsi que de sa douceur et de sa mansuétude à l'égard des adversaires même les plus acharnés. Afin que tous ces vœux se réalisent et comme gage des dons célestes, Nous vous accordons très affectueusement à vous, cher fils, et à tous ceux qui vous aideront en quelque façon dans vos travaux, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 23 novembre 1908, la sixième année de notre pontificat.

PIE X, PAPE.

L'ARCHEVÊQUE DE TRINIDAD

On annonce la nomination officielle du Très Révérend Père Pie Jean Dowling, dominicain Irlandais, au siège archiepiscopal de Port d'Espagne, antilles anglaises.

Le nouvel archevêque est né en Irlande le 23 juin 1860, et il fit profession dans l'Ordre des Frères Prêcheurs le 17 septembre 1882. Lors de la mort de Mgr. Flood, son prédécesseur, arrivée le 17 mai 1907, il était Vicaire Général, et il devint administrateur du diocèse, dont il est maintenant le titulaire.

NÉCROLOGIE

La Province de France a été bien éprouvée depuis le commencement de l'année. Deux religieux lui ont été enlevés par la mort, le R. P. Marie-Dominique Archambault, et le T. R. P. Marie-Dominique Chapotin.

LE PÈRE ARCHAMBAULT

C'est à Paris, où il est mort le 11 janvier dernier, que le R. P. Marie-Dominique Archambault exerça presque tout son ministère. " Sans doute, dit l'*Année Dominicaine*, il

prêchera en province des carêmes, des retraites ecclésiastiques des avents ; il remplira, en un mot, les obligations d'un frère prêcheur, mais la direction des âmes est l'œuvre spéciale à laquelle il se dévouera. Le P. Archambault a été surtout un directeur. Il faisait reposer la perfection sur la pratique des grandes vertus chrétiennes : le renoncement, la soumission et la conformité à la volonté de Dieu, la pratique de la prière et de la présence de Dieu, l'accomplissement du devoir. Il disait un jour : " Il n'est pas possible d'être plus uni à Dieu que par la pratique du devoir ".

Gardons du Père Archambault cette lumineuse parole, et prions pour lui.

LE PÈRE CHAPOTIN

Nous recommandons aussi aux prières de nos lecteurs le T. R. P. Marie-Dominique Chapotin, Prédicateur-Général, décédé subitement à Paris, le 14 février. Il était un des plus anciens religieux de la Province de France, dont il fut toujours le fils aimant et dévoué. Né en 1838, il entra, à l'âge de vingt ans, dans l'Ordre de Saint Dominique, et le 17 octobre 1859, il faisait sa profession des vœux perpétuels. C'est donc le 17 octobre de cette année qu'il devait célébrer le jubilé de sa profession religieuse, et il se préparait à cette fête avec d'autant plus de joie et de ferveur, que le Révérendissime Père Général lui avait promis de recevoir lui-même le renouvellement des saints engagements pris il y a cinquante ans. Dieu réservait son serviteur pour une fête plus belle encore, la fête du jubilé éternel. Pour nous, nous n'aurons garde d'oublier celui qui nous montre par ses exemples et par ses écrits, comment on doit profondément aimer l'Ordre religieux auquel on a l'honneur et le bonheur d'appartenir !

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

LA CANADA ECCLÉSIASTIQUE, *Almanach-annuaire du Clergé Canadien*, pour l'année 1909 — 23^e année — publié par la CIE CADIEUX & DÉROME, MONTRÉAL. Prix : \$1.00 pour les souscripteurs ; \$1.50 pour les non souscripteurs.

Nous sommes un peu tard pour accuser réception de ce splendide et élégant annuaire, qui est attendu chaque année avec une impatience toujours plus grande. J'allais dire que que l'éloge de cette publication n'est plus à faire, mais au contraire elle est à recommencer chaque année, pour rester vraie, et en accord avec la perfection progressive qu'y atteint l'auteur. "Le Canada Ecclésiastique" est le livre d'or du Clergé Canadien. C'est un document historique d'une très grande valeur, à cause de l'abondance et de la surté des renseignements qui remplissent ce volume, sur l'organisation du Canada actuel, au point de vue du clergé et des communautés religieuses de tous les diocèses. Aux éphémérides canadiennes si intéressantes et si instructives, inaugurées l'année dernière, on a ajouté cette année la liste des *anciens curés* ; cela donne à l'annuaire de 1909 un nouveau cachet et une valeur historique nouvelle, précieuse pour les historiens de l'avenir. Cette innovation, jointe aux progrès précédents, méritera au Directeur du "Canada Ecclésiastique", une part de choix dans la reconnaissance et le souvenir du Clergé. Nous ignorons si cette publication est un succès financier, mais en tout cas c'est un succès sous tous les autres rapports, qui fait honneur à la Librairie Cadieux & Dérome.

La conclusion est que ce beau volume devrait se trouver dans tous les presbytères du Canada, et dans tous les bureaux d'affaires.

PRÉDICATIONS

STATIONS QUADRAGÉSIMALES

| | |
|--|--------------------|
| MONTRÉAL, Notre-Dame..... | R. P. PADÉ. |
| Saint Jacques..... | R. P. PERROTIN. |
| OTTAWA, Saint Jean-Baptiste..... | R. P. LAMARCHE. |
| NOUVELLE ORLÉANS, Cathédrale..... | T. R. P. GROLLEAU. |
| FALL-RIVER, MASS., Ste-Anne..... | T. R. P. HAGE. |
| LEWISTON, ME., St Pierre et St Paul..... | R. P. MIVILLE. |
| MANVILLE, R. I., St-Jacques..... | R. P. MARCHILDON. |

RETRAITES ET MISSIONS

| | |
|---|---------------------|
| OTTAWA, St-Jean-Baptiste, réunion des fraternités du T. O..... | T. R. P. LANGLAIS. |
| MONTRÉAL, Eglis du T. S. Sacrement, retraite de Congréganistes..... | R. P. KNAPP. |
| St-Michael's, retr. du 28 mars au 11 avril. | T. R. P. GILL. |
| St Jean-Baptiste, Vendredi Saint..... | R. P. KNAPP. |
| " " Pâques..... | R. P. BOURBONNIÈRE. |
| Ste-Brigitte, Vendredi-Saint, | R. P. COUTURE. |
| Maisonneuve, retraite des hommes..... | R. P. COUTURE. |
| ST-HYACINTHE, N. D. Rosaire Jeudi-Saint... | R. P. DOYON. |
| " " " Vendredi-Saint | R. P. LAFERRIÈRE. |
| " " " Pâques..... | R. P. TURCOTTE. |
| " " " réu. d. T. O. le 30 | R. P. TURCOTTE. |
| TROIS-RIVIÈRES, Soeurs Dominic. le 30 avril.. | T. R. P. COTÉ. |
| ILE CALUMET, Semaine Sainte..... | R. P. THÉRIAULT. |
| LAC STE-MARIE, Semaine Sainte..... | R. P. DE LAMOTHE. |
| BOUCHETTE..... | R. P. MARTIN. |
| WAVERLY, retraite..... | R. P. DE LAMOTHE. |
| SALAMANCA, retraite..... | T. R. P. COTÉ. |
| QUÉBEC, Hôpital Général, le 11..... | T. R. P. COTÉ. |
| Hôpital Général, retraites aux religieuses. | R. P. COUET. |
| le 11, réunion du T. Ord..... | T. R. P. HAGE. |
| STE ANNE DE LA PÉRADE, du 8 au 11..... | R. P. DUPRAS. |
| ST-ELZÉAR, le 11..... | R. P. GAUVREAU. |
| RIMOUSKI, au Collège, du 18 au 20 ret. de voc. | R. P. ROY. |
| WAYLAND, MASS., Pâques..... | R. P. COUET. |
| MARLBORO, MASS., Retraite 18 au 25..... | R. P. MARCHILDON. |
| | R. P. MARCHILDON. |